

## Egine 2012

Parmi toutes les régions de Grèce que je connais – et je commence à en connaître pas mal – Egine et son île occupent une place particulière. J'aime y rester quelques jours, déambuler le soir dans les ruelles, m'attabler sur le front de mer, échanger quelques mots avec Yorgos et Mariana qui m'hébergent, ou avec des inconnus, voisins de table à la taverne Maridakis.

Proche d'Athènes et du Pirée au point que certains insulaires prennent chaque jour le ferry ou l'hydroglisseur comme d'autres ailleurs empruntent le RER, résidence de week-end pour des Athéniens qui y possèdent terrain et maison, l'île d'Egine est aussi un des rares endroits de Grèce où le sol est régulièrement cadastré, les terrains hermétiquement grillagés et beaucoup de demeures électroniquement surveillées. Pas de troupeaux qui paissent en liberté mais des pistachiers partout, au moins jusqu'aux premières pentes. La pistache d'Egine est renommée et elle a fait naguère la richesse de ses habitants.

Autant dire que l'île dégage plutôt une impression de prospérité solide, aussi solide que les maisons de pierre ocre qu'on peut entr'apercevoir sur la route de Souvala ou en allant vers Perdika. Impression confirmée par les magasins de la rue Apeha et des ruelles qui quadrillent la capitale : vêtements de marques, bijoux, cosmétiques... Alors que dans le centre d'Athènes se multiplient mendiants de tous âges et chiens errants, on ne s'attend pas du tout à trouver tels tableaux à Egine, qui tient visiblement à offrir une image lisse aux nombreux touristes de passage pour la journée, le temps d'aller montrer le temple d'Apeha à leur appareil photo, retour minuté en bus, quelques minutes pour les achats sur le front de mer et on rembarque messieurs mesdames le ferry n'attend pas.

Si on reste le soir, on s'attend, comme les années précédentes, à retrouver un autre type de mendicité, autrement plus sympathique : celle des chats, des éternels chats grecs, efflanqués et saupoudrés de poussière, oreilles effilées et pelage égratigné au gré des bagarres et aux griffes des loubards congénères mais moustaches et regards toujours aux aguets. L'éternelle quête des matous auprès des touristes – les Grecs eux-mêmes n'ont jamais été très généreux avec les animaux domestiques- surtout ceux qui, attablés dans la beauté mélancolique du soir, ont eu la bonne idée de commander du poisson. Qu'un des convives se soit incliné vers le plus hardi des félins pour lui donner un petit morceau, et aussitôt la nouvelle se répand parmi la bande. Le chœur des chats vient quémander des yeux, des moustaches et de la voix sa part du festin.

C'est ce scénario de tous les soirs, ces soirs où peu à peu les montagnes du Péloponnèse s'estompent dans le lointain du couchant, que je m'attendais à retrouver cette année.

Il se reproduisit bien sûr, les chats restent les chats et ignorent les soucis des humains. Moins de monde aux tavernes le soir ? Moins de plats commandés par les clients, naguère encore tellement enclins au gaspillage que sur la nappe en papier il restait largement de quoi nourrir chats et chiens du village ? Qu'importe, on trouvera toujours une tête de poisson dans les poubelles....

Mais aujourd'hui un changement, et non des moindres. Aujourd'hui à Egine, cette ville relativement favorisée, des humains viennent tendre une main timide aux tables des tavernes. Il ne s'agit pas des habituels Africains qui s'efforcent sans grande conviction de vous vendre CD piratés, montres ou pacotilles importés de Chine.

Il s'agit de Grecs.

En ce soir de fin juin 2012, en ce dimanche où les Athéniens avaient pour la plupart repris le ferry pour renouer dès le lendemain avec leur rythme habituel dans la fournaise de la capitale, j'ai été bouleversé par cette vieille femme qui allait péniblement d'une table à une autre pour expliquer – à qui voulait bien l'entendre – qu'elle devait désormais payer son médicament, et que sa maigre pension ne lui permettait pas de manger et de se soigner. Une vieille femme qui boitait légèrement, et dont la main était aussi mal assurée que le pied, novice et honteuse dans cette quête.

Je lui ai donné ce que j'avais sur moi et je me suis enivré. Que faire d'autre ? Que faire d'autre devant cette négation de la plus élémentaire dignité humaine ? Que faire d'autre, alors que des députés parmi les mieux payés d'Europe, des ministres gras à lard votent mesures sur mesures et envoient des jeunes en exil, leurs parents à la rue, et les vieillards demander humblement l'aumône ? Alors qu'un clergé de parasites bedonnants, rétribués par l'Etat, et une église orthodoxe immensément riche osent encore se plaindre quand les mesures de la troïka et du gouvernement les effleurent, eux qui possèdent terres, immeubles et richesses très matérielles mais c'est vrai dans leur infinie bonté en distribuent quelques miettes en hiver sous forme de soupes populaires !!

Quelle tristesse de voir un pays qui, sous les manœuvres des marchés financiers, des banques et de leurs larbins troïkés, retourne quarante ans en arrière quand les jeunes cherchaient à partir qui pour l'Allemagne, qui pour le Canada ou l'Australie. Un pays qui risque même de retourner soixante-dix ans en arrière quand les Athéniens mouraient de faim par milliers et qu'il fallait donner double ration alimentaire aux fossoyeurs, faute de quoi ils n'avaient pas la force de creuser les tombes.

Je songeais à tout cela en ce 24 juin 2012, à l'état de ce pays que j'aime tant, et je voyais aussi, à toutes les terrasses des cafés ou des tavernes, des écrans géants dernier cri qui diffusaient un quelconque match de l'Euro 2012. Parce que bien entendu il fallait absolument installer ce truc dans son restaurant pour ne pas rater un client qui serait allé chez le voisin non pour la qualité de la cuisine mais pour la possibilité de suivre LE match du jour. Pendant que 22 milliardaires en culottes courtes se disputaient la baballe, les primes et les contrats publicitaires, une vieille femme allait de table en table pour mendier et se soigner...Et, en la suivant du regard, je songeais à ma grand-mère...

Ma grand-mère, née de père inconnu, totalement analphabète, placée comme fille de ferme dès ses plus jeunes années, avait été une première fois « séduite » comme on disait alors, et contrainte de placer sa fille en nourrice. Puis elle avait été embauchée dans une autre ferme du Bourbonnais, dont le « maître » s'était retrouvé veuf parce que sa femme était morte en couches. De simple domestique agricole, ma grand-mère avait peu à peu pris la place de mère, et ensuite d'épouse. Le fermier l'avait « mariée », lui avait fait un enfant – mon père – mais s'était vite révélé sous son jour le plus noir, brutal, despotique et violent, même avec les enfants.

Alors ma grand-mère avait accompli cet acte inconcevable, inimaginable en 1924 dans les campagnes de l'Allier : elle avait pris son fils, alors âgé de 3 ans sous le bras et elle était partie. Avait quitté une ferme cossue pour vivre dans une mesure humide au bord du canal . Vivre de quoi ? De petits travaux, ménage, repassage, lessives....chez les « bourgeois » de la bourgade.

Mais jamais de la mendicité. Certes il y eut des périodes encore plus dures que les plus dures, par exemple sous l'Occupation nazie, où elle dut accepter non tellement pour elle mais pour son fils les dons de voisins ou parents compatissants, pommes de terre ou autres légumes, quelques œufs, un morceau de viande plus rarement...

Mais jamais elle ne renonça à sa dignité et c'est ce qui força au fil des jours le respect de ces villageois pourtant peu enclins à admettre qu'une femme quitte son mari sous le banal prétexte qu'il la battait comme plâtre alors qu'elle pourrait bien continuer de souffrir en silence, après tout elle n'était pas la première, d'autres l'avaient subi avant elle et n'en étaient pas mortes, enfin pas qu'on sache....

A cette époque, malade, on se soignait comme on pouvait, avec des herbes, des onguents, des tisanes, des secrets de bonnes femmes. Puis vinrent les acquis sociaux de la Libération, le médecin qui vous posait des ventouses ou prescrivait des cataplasmes, du bleu de Mytilène à badigeonner dans la gorge, du foie de morue pour les enfants... Ses visites étaient remboursées, la plupart des médicaments aussi.

En Grèce ces dernières décennies il en allait de même, on connaissait même ce qui en France s'appelle le tiers-payant. Jusqu'à ces années mémorables du Mémorandum élaboré par le gouvernement « socialiste » et la troïka. Ces deux années où le peuple va de l'austérité à la pauvreté et les vieilles femmes de table en table pour se payer ce que les pharmaciens, non remboursés depuis longtemps par les caisses d'assurance-maladie, refusent désormais de leur délivrer si elles ne le paient pas de leurs poches.

Mais quel est donc ce monde dit moderne, avancé, civilisé, où des vieilles femmes au soir de leur existence, à un moment où elles pourraient encore goûter quelques simples joies, celles d'un crépuscule si doux quand il étend ses voiles bleutées sur le golfe Saronique, retombent au contraire dans la misère et les alea de la vie, doivent abdiquer toute dignité pour aller mendier de table en table et y être moins bien reçues que des chats, moins bien traitées que des animaux ?

Quelle est donc cette société où les hommes ne veulent voir plus la réalité sous leurs yeux, trop présente et trop gênante pour eux, mais préfèrent s'oublier dans le cirque médiatico-footballistico-télévisuel ?

*Egine, 24 juin 2012*